



**La littérature juive, une littérature entre deux langues  
– cours n°3**

**Y.L. Peretz, le combat pour le yiddish**

**Chronique de Gilles Rozier**

Dans l'épisode précédent, nous avons vu comment Haïm-Nahman Bialik a finalement penché franchement du côté de l'hébreu et est devenu le grand poète de la renaissance hébraïque.

Eh bien, avec Yitskhok Leybush Peretz, c'est un peu l'inverse : il a commencé dans les deux langues, et il a fini par pencher très clairement vers le yiddish pour devenir le grand ordonnateur de la littérature yiddish moderne.

Yitskhok Leybush Peretz, ou Youd Lamed Peretz, est né en 1859 à Zamość, une bourgade du canton de Lublin, en Pologne, dont la population juive représentait plus du tiers de la population totale. Et qui, pour la petite histoire, a aussi donné à l'humanité la révolutionnaire Rosa Luxembourg.

Fils de commerçants aisés, l'enfant bénéficia d'un enseignement religieux rigoureux, comme il était de mise dans la société juive de l'époque.

Mais son père, sensible aux idées des lumières, procura également à son fils des cours de russe, de grammaire hébraïque et d'allemand, grâce à des précepteurs privés. L'enfant acquit également la capacité de lire en polonais.

Scolarisé un temps chez le rabbi de Szczebrzeszyn, une bourgade proche, il fit sienne la philosophie selon laquelle il est « important de lire et d'apprendre par soi-même, de s'aiguiser le cerveau, et de venir trouver le maître avec des doutes et des questions ». Et il appliqua ces préceptes en dévorant, à l'adolescence, la littérature rabbinique et la philosophie juive du Moyen-Âge espagnol, notamment celle de Maïmonide.

Ayant eu accès à une riche bibliothèque privée de Zamość, il fit de même concernant la littérature et la philosophie allemande, russe, française, qu'il lut en traduction polonaise.

Bref, vous l'aurez compris, Peretz était ce que l'on peut appeler un *vunderkind*, un enfant prodige, et arrivé à l'âge adulte, il était pétri de connaissances tant juives que profanes.

Comme nombreux de ses contemporains juifs élevés dans le trilinguisme, Peretz fut confronté au choix d'une langue de création littéraire. Plus tard, il résumera cette question en ces termes : « j'ai commencé

à écrire en polonais (rien publié, tout brûlé), c'était mon moment international... Jeté, c'était étranger. J'ai commencé en hébreu, ne me suis pas senti vivant, alors je suis passé au yiddish. »

Pourtant, cette langue, le yiddish, mit du temps à s'imposer à lui. Il commença à publier de la poésie en hébreu en 1874, et son premier poème en yiddish, *Monish*, ne parut que quatorze ans plus tard, en 1888, l'année même où l'auteur quitte définitivement Zamość pour s'installer à Varsovie.

Jusque peu de temps avant la publication de ce premier poème, Peretz semble avoir considéré le yiddish uniquement comme une langue de transmission culturelle ou de vulgarisation scientifique à l'égard du petit peuple, et non comme une langue littéraire. Il confesse qu'il fut relativement indifférent aux premiers textes de littérature yiddish moderne, notamment aux romans que Mendele Moykher Sforim publiait depuis 1863 ou aux nouvelles que Sholem-Aleikhem publiait depuis 1883.

À Varsovie, Peretz trouva un travail temporaire dans une expédition d'études statistiques, commanditée par un philanthrope. La mission avait pour objectif de prouver au pouvoir que les Juifs de l'Empire n'étaient aucunement des parasites. C'est ainsi que Peretz visita des bourgades juives et des villages de la région de Tomaszów Lubelski, au sud-est de la Pologne. Cette expédition servit de base à l'une de ses œuvres fondatrices en yiddish, *Bilder fun a provints-rayse*, (Images d'un voyage en province), paru en français sous le titre *Les oubliés du shtetl*. L'auteur y met en scène des personnages issus du peuple. C'est sans doute cette plongée dans la culture juive populaire qui le guidera vers l'une des lignes maîtresses de son œuvre : l'écriture d'histoires et de nouvelles d'inspiration populaire.

À la même époque, influencé par le mouvement populiste russe des narodniki, Peretz professait volontiers des idées socialistes. Le choix du yiddish comme langue littéraire n'est d'ailleurs pas étranger à cet intérêt pour le peuple, qui lui fera écrire : « On ne peut rien faire des vieux talmudistes ; et de la bourgeoisie on ne peut rien espérer ; mais la plèbe, les masses laborieuses, voilà un champ à travailler, c'est un peuple malheureux mais capable, on y trouve un idéalisme fort mais on doit les éduquer, on les a négligés. On doit leur parler dans leur langue, éveiller leur pensée. Il y a un matériau en quantité, mais il n'est pas travaillé. C'est pourquoi j'écris à présent en *mame-loshn* [en yiddish], je bâtirai une littérature yiddish, pour parler et écrire au peuple dans sa langue. »

En 1890, à Varsovie, il obtint un poste au bureau des concessions funéraires de la communauté juive. À partir de cette époque jusqu'à sa mort en 1915, il partagea son temps entre cet emploi alimentaire et ses activités d'écrivain.

Peretz ne cessera depuis lors d'œuvrer pour le développement du yiddish comme langue littéraire et pour placer la littérature au centre de la vie de l'esprit : « Je ne considère pas le jargon [le yiddish] comme un outil secondaire, comme un entremetteur destiné à passer. Je veux qu'il devienne une langue, et pour cela, nous devons à chaque instant amplifier et accroître cette langue de nouvelles expressions afin que l'écrivain ne puisse pas dire : 'je me sens à l'étroit' ».

Sa première initiative d'envergure fut de s'associer à la publication de la revue *Yontef-bletlekh* (Feuillets de fêtes) dont il devint rapidement l'acteur principal. De 1894 à 1896, dix-sept numéros de la revue proposèrent un mélange de poésie et de textes en prose, et de essais à caractères politiques, d'inspiration socialiste, poursuivant ainsi un triple but : le développement du yiddish comme langue littéraire et la mise en avant des fonctions éducatives et sociales de la littérature.

En 1899, Peretz fut arrêté du fait de ses activités socialistes et fut enfermé durant deux mois à la citadelle de Varsovie. Mais au début du XXe siècle, et notamment après la série de pogroms qui ensanglanta l'Empire russe, dont le pogrom de Kichinev en 1903, les convictions socialistes de Peretz s'émoussèrent et il eut tendance à se replier dans le périmètre de la culture juive en cherchant, dans la tradition juive, la source d'une littérature moderne. Il n'avait nullement été élevé dans la tradition hassidique mais il trouva dans cette mystique religieuse une considérable source d'inspiration. Il faut dire que le conte est l'un des vecteurs de diffusion spirituel du hassidisme. Peretz écrivit de nombreuses histoires ancrées dans la tradition hassidique et fut, à cet égard, bien avant Martin Buber avec ses *Récits hassidiques* ou Elie Wiesel et sa *Célébration hassidique*, l'un des premiers auteurs à déceler la richesse artistique de cette

tradition populaire et à en faire le matériau d'une création littéraire moderne. Il excella dans cet art, tout comme il avait excellé dans celui de reprendre des motifs populaires.

Peretz est également un auteur de pièces de théâtre, de poèmes, de nombreux poèmes pour enfants que vous avez entendu au générique, interprété par Talila. En effet, il a été un des premiers à écrire en yiddish pour les enfants. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'enseignement des enfants juifs passait forcément par le *heder*, l'éducation primaire religieuse. Petit à petit s'est développé un autre type de heder, le *heder mesukn*, un heder « arrangé » où l'on enseignait quelques matières générales. D'ailleurs, les milieux orthodoxes, farouches opposant à cette intrusion de l'esprit moderne, jouaient sur l'homophonie entre mesukn (prononcé metukan en hébreu moderne) « arrangé » et mesukn (ou mesukan en hébreu moderne) « dangereux ».

Le heder mesukn a été le précurseur de l'enseignement juif moderne qui fera son apparition un peu plus tard, après la Première Guerre mondiale, avec le développement de deux réseaux d'écoles en Pologne et en Lituanie, l'un en yiddish et l'autre en hébreu. Et si ces deux réseaux ont pu émerger, c'est que, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, des écrivains avaient commencé à créer de la littérature pour enfants et que s'est imposée la nécessité de transmettre de manière formelle un patrimoine culturel moderne.

Peretz a également tenu une place prépondérante dans le débat d'idées, notamment concernant la littérature. Il s'est battu avec acharnement pour l'émergence d'un théâtre yiddish artistique, afin que la scène yiddish ne soit pas uniquement occupée par du théâtre de boulevard.

Il a surtout encouragé toute une génération d'écrivains à oser défricher de nouvelles terres. Il a ainsi contribué à l'âge d'or de la littérature yiddish à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle. Son appartement, situé rue Ceglana à Varsovie fut l'un des principaux salons littéraires yiddish, passage obligé des jeunes écrivains dans la ville qui était devenue, avec 210 000 Juifs en 1897 et 337 000 en 1914, la capitale des lettres juives.

Mais Peretz ne s'arrêta pas là : il voulait que cette langue du peuple devienne non seulement une langue littéraire, mais LA langue nationale du peuple juif. En 1908, fut organisée à Czernowitz, en Bucovine, la première conférence internationale de promotion de la langue yiddish. Peretz fut l'écrivain yiddish le plus éminent à participer à la conférence, il en fut le mentor. Lors de la conférence, les yiddishistes voulaient que le yiddish fût déclaré « langue nationale du peuple juif ». Mais les sionistes parvinrent à ce que l'hébreu ne fût pas totalement évincé, et par souci de conciliation, il fut déclaré « une langue nationale du peuple juif ». La guerre des langues entre l'hébreu et le yiddish, commençait à faire parler d'elle, nous la retrouverons dans les prochains épisodes.

Y. L. Peretz est mort à Varsovie le 3 avril 1915. Ses obsèques furent suivies par plus de cent mille personnes. Dans les années 1920, l'édification de son monument funéraire fut l'objet de longs débats dans les milieux littéraires. Il fut décidé de réunir trois grandes figures de la littérature yiddish sous le même monument : Y. L. Peretz, Sh. An-Ski (1863-1920), l'auteur de la célèbre pièce *Le Dibbouk* et Yankev Dinezon (1856-1919). Le monument, connu sous le nom de Ohel Peretz (le sanctuaire de Peretz), toujours debout dans le cimetière juif de Varsovie, est considéré comme le panthéon de la littérature yiddish.